

FRANCIS FAGGIANELLI



LA RUE DES 200



ROMAN POLICIER



Éditions Bookelis

PROLOGUE.

Après tout ! ... Pourquoi cette histoire ne serait-elle pas réelle ?

Comment se fait-il que l'on ne puisse pas avoir l'idée d'un roman sans que des personnages, tels des intrus, y pénètrent alors qu'ils n'y ont pas été invités ? Cela veut-il dire que nous ne maîtrisons pas le déroulement des événements qui, s'emboîtant les uns dans les autres, vont déboucher la plupart du temps sur une tragédie ? N'est-ce pas alors une excuse de croire que nous allons créer une fiction, alors même que le fil du récit nous échappe au cours des mots et des lignes qui noircissent la page que l'on croyait immaculée ? La plume ne joue-t-elle pas alors le rôle révélateur d'une encre sympathique, nous laissant croire que les phrases qui courent sur le papier sont le fruit de notre imaginaire, alors qu'elle ne fait que déclencher le mystérieux processus de remontée des mots, alors libres de s'agencer en phrases déjà dormantes au cœur de la feuille, bien avant que l'on ne s'installe dans l'écriture ?

Au terme de l'histoire, est-il légitime de penser que nous sommes le maître d'œuvre des pages que nous feuilletons avec fierté ? L'humilité s'alliant au doute, je rends au mystère la part qui lui revient. Je lui sais gré d'avoir entrebâillé la porte aux intrus venus bousculer ma plume, guider ma main, me faisant pénétrer dans des lieux dont j'ignorais l'existence. Cette histoire est-elle une fiction ? L'ai-je rêvée ? ... Je ne sais plus. Seuls les intrus ont la vérité. J'ai fait leur connaissance de la même manière que le lecteur le fera, se posant la question de savoir qui sont-ils véritablement. Installé devant ma feuille, je les ai vus se

glisser entre mes lignes, tiraillant les faits à mon insu, chacun manifestant l'intention de fabriquer l'histoire à son avantage. Ce fut une véritable lutte pour essayer de les amener vers la fin que j'avais imaginée, mais je dus composer avec leur ténacité. Je leur laissais alors toute liberté d'aller vers le dénouement qu'ils souhaitaient... après tout ! ... N'était-ce pas leur histoire. L'histoire de :

- **Jules Kowache**, jeune inspecteur fraîchement sorti de l'école de police.

- **Martinien Cafu**, commissaire.

- **Yvette Cafu**, femme du commissaire.

- **Bernice gravois**, femme de ménage.

- **Octave Castelroux**, menuisier. Ses trois enfants : Olivier, Marie et un petit dernier.

- **Augustin Berri**, quincaillier. Sa femme Jeannette et ses trois enfants, Julien, Justine et un petit dernier en cours.

- **Amélie Tabeguache**, la mercière.

- Et des figurants dont certains ont tout fait pour ne pas le rester.



1

Penché à la fenêtre de son deuxième étage, Jules regarde pour la dernière fois la rue bordée de ses commerces aux portes closes. Il ne pense pas trop s'avancer en prédisant qu'elles le resteront bien au-delà d'un futur lointain, car, quel est le commerçant sensé qui prendra le risque de faire revivre ces lieux en s'opposant à leur destin... celui d'être l'antichambre de l'enfer.

Cent ans de pluie comme celle qui mouille les pavés ce matin, ne suffiront pas à laver les marques indélébiles d'événements hors du commun, inscrits au cœur des pierres de cette rue traversée par quelques silhouettes courbées sous la bruine, longeant les façades désertes, sans but bien précis. Des individus avoisinant la rue, sans doute portés par la force de quelques souvenirs heureux, ou par une curiosité malsaine, ont décidé malgré tout de ne pas ignorer l'endroit au sein duquel, à l'époque encore proche de sa splendeur, ils venaient lécher les vitrines richement décorées. Certains, sans doute par goût d'une morbidité malade, continuent d'errer encore aujourd'hui à travers des rideaux tirés et des fenêtres closes à jamais.

Le camion de déménagement ne saurait tarder. Le peu de meubles qu'ils emportent, sa compagne et lui, vers une destination lointaine, ne leur appartenaient pas. Ce sont ceux de

sa logeuse qui, dans son dernier souffle leur a fait promettre d'en jouir en souvenir des bons et mauvais moments qu'ils ont vécus ensemble. En effet, Bernice Gravois, est morte dans leurs bras dans des circonstances que, moi-même, narrateur de cette histoire, ne manquera pas de relater.

Ils désiraient partir ensemble sans se retourner en effaçant de leurs mémoires ces deux dernières années. Dans une démarche commune de compassion, ils ont fini par succomber à la prière singulière de celui qui, aspirant à ne pas rester leur ennemi à jamais, voulait être le dépositaire de leur histoire... Un geste de grande humanité qu'ils feraient tous les deux pour me permettre, moi le narrateur, de trouver le pardon avant de quitter ce monde. J'ai aujourd'hui tout mon temps, enfin presque, pour raconter cet épisode tourmenté de la vie d'un homme qui, je l'espère de tout mon cœur, restera mon ami. Je lui rends hommage d'avoir bien voulu accepter que je sois le rapporteur de la somme des événements durant lesquels le rôle que j'ai hélas, joué, ne vient pas embellir l'image que les gens garderont de moi.

Mais parlons de lui.

Cela commence en 1952, dans une ville de province du centre de la France. Il s'appelait Jules Kowache. Fils unique, il bénéficia des biens faits d'une famille accédant à la semi-bourgeoisie d'après-guerre, celle de 14-18. Son père, Édouard, touché par la grâce de l'innovation, ce qui était monnaie courante à cette époque pour celui qui possédait un grain d'imagination et un terrain propice au goût du travail ; son père donc, aidé il est vrai, par son statut de professeur à l'École des Arts et Métiers, ne fut non seulement touché par la grâce, mais littéralement écrasé par cette dernière qui guida ses recherches vers une découverte dont la gent masculine serait bien incapable de se passer aujourd'hui... La Collina : une sorte de pâte coiffante qui

ne tarda pas à dompter les mèches rebelles et les épis rébarbatifs des têtes couronnées, associées à celles de toutes les célébrités en vogue sur l'ensemble de la planète. Les fins de mois difficiles ne furent qu'un lointain souvenir à partir du jour où le directeur général de l'une des plus célèbres marques de cosmétiques décrocha son téléphone pour tomber à l'autre bout du fil, sur un bonhomme rigolard qui, après avoir débarrassé ses doigts de la Collina que nous mettions en boîte chaque soir en famille, décrocha le combiné pour dire, après avoir écouté une minute l'interlocuteur d'une oreille distraite.

— Dis-moi, Robert ! C'est pas la peine d'inventer toutes ces conneries pour te faire inviter à l'apéro ! Allez descends ! On t'attend... Et fais pas suer !

Robert, notre voisin du dessus, ne descendit jamais. À l'encontre, la deuxième tentative téléphonique du directeur général n'eut d'égale dans son succès que la manne financière dont elle inonda notre famille à partir des mois qui suivirent.

Jules passa une adolescence heureuse avec l'assurance d'hériter d'une véritable fortune... Une perspective de bien-être, alimentée par la vente substantielle du brevet de la Collina. Il sortit nonchalamment de l'adolescence, accompagné de deux avantages non négligeables : le premier dépendant de sa propre volonté, c'est à dire un bagage universitaire plus que conséquent qui lui permettait d'espérer une vie professionnelle de son choix et l'autre, ne dépendant que des caprices de dame nature qui décida de le faire beau... tout simplement.

Cette beauté resta cachée aux fins fonds de son petit corps plissé durant quelques années. Les visiteurs, durant sa période *bébésque*, ne se penchèrent sur son berceau que pour faire plaisir à Édouard, son père et Anaïs, sa mère, qui, eux-mêmes, ne voyant pas en lui un futur Adonis, ne lui distribuèrent pas plus

de « *guili, guili* » et de « *bousou, bousou* » que ne l'auraient fait d'anonymes parents devant un petit monstre auquel le médecin accoucheur aurait donné son aval par erreur.

En vérité, il m'avoua bien plus tard, qu'aussi loin qu'il puisse se souvenir, il devint beau d'un seul coup. Cela arriva le jour de ses quinze-ans. Ce matin-là, il crut que la glace de la salle de bains avait perdu toute capacité de réflexion tant l'image qu'elle essayait de lui renvoyer était différente de celle de la veille. Image sur laquelle il s'était acharné, comme il le faisait chaque soirs, à triturer son acné dont la qualification de juvénile commençait à l'angoisser sérieusement tant les petits volcans, émergeant quotidiennement de la croûte supérieure de son enveloppe cutanée, avaient de constance. Après s'être assuré que son miroir avait bien conservé son intelligence de miroir, c'est-à-dire celle de réfléchir sans faire de commentaires, il dut se rendre à l'évidence : sa peau, débarrassée de ses multiples cratères, était aussi lisse que celle d'un crâne de moine bouddhiste. Ne voulant pas croire qu'un vulcanologue était passé dans la nuit pour remporter une bataille, là où plus de dix dermatologues ayant pignon sur rue, avaient pris conscience, avec une naïve surprise, de leur totale incurie.

L'apparition de sa subite beauté n'eut pas sur ses parents l'effet d'extase qu'il était en droit d'espérer. Il n'y eut sur leur visage pas plus d'étonnement que de survivants dans le naufrage du Titanic... c'est peu dire ! Ils allèrent jusqu'à le rassurer sur son état, lui tenant un discours qui, au lieu de remonter son moral jusque dans les zones de son cerveau prévues à cet effet, le fit descendre jusque dans les ultimes recoins de ses talons. Ils lui expliquèrent qu'il ne pouvait pas échapper à l'activité intermittente du gène dominant de la beauté qui se baladait allègrement dans les chaînes ADN de leur famille depuis plusieurs générations, s'étonnant même, avec un petit air

d'envie, qu'il ne se soit pas manifesté plus tôt. Avant de prolonger son discours, il entendit son père murmurer : « *Bien entendu, ça n'arrive toujours qu'aux autres* »

Édouard avait continué :

— On ne peut pas dire que la nature t'a pas fait un véritable cadeau, mon fils. La dernière fois que cette fatalité s'est manifestée, c'était sur la tête d'un arrière-arrière-grand-oncle qui, tiens-toi bien ! était l'ami intime de Casanova. Oui, oui ! Le célèbre séducteur, tu as bien entendu, mon fils, mais, ce que la petite histoire nous a appris, est la totale incompétence de Casanova dans l'art d'approcher la gent féminine, jusqu'à ce qu'il rencontre Antoine Kowache, notre ancêtre, dont la beauté lui servait à appâter toutes les poulettes et mijaurées sans cervelles de cette époque.

— Et pourquoi il les gardait pas pour lui, ces poulettes, comme tu dis, répondit Jules, travaillé par un désir de chair bien de son âge qui ne demandait qu'à prendre corps.

— Ah ! Bonne question, mon fils ! Mais il faut que tu saches, qu'un second gène, plus surnois celui-ci, remonte de temps à autre, de notre Moi abyssale pour s'attaquer à ce qu'un homme a de plus cher.

— Quoi donc ? Demanda-t-il, d'un air nigaud tout à fait de son âge.

— La masculinité ! lui répondit son père, d'un air emphatique.

— Et quel gène c'était ? Continua Jules, l'air tout aussi nigaud.

Son père marqua un temps de silence à exploser un tympan et répondit sur un ton dans lequel le niveau d'emphase précédente n'était que de la roupie de sansonnet :

— Le gène de la pédérastie !

Jules écarquilla les yeux.

— Dont fut victime Antoine Kowache, continua son père qui le fixait en silence, avant de reprendre :

— Casanova avait le beau rôle, tu comprends, lui dit-il, en accentuant son regard d'un drôle d'air, jusqu'à se demander s'il n'allait pas faire déambuler son fils devant lui, tel un mannequin en vogue, s'assurant ainsi qu'il ne tortillait pas du croupion en marchant.

— Enfin ! Heureusement, ce gêne ne s'est plus manifesté dans la famille depuis cet ancêtre et j'espère que nous n'aurons plus de surprise de ce côté-là, dit-il, tout en continuant à regarder Jules bizarrement.

...Jules prit soudain conscience de l'urgence qu'il y avait à prouver à son père, pour assurer le calme de ses nuits à venir, que l'arrière-train de la gent masculine n'attirait pas spécialement son regard et ne l'intéressait pas plus que l'élevage des phoques en antarctique. De même que la jaquette flottante n'était pas jusqu'à ce jour, son vêtement préféré et que, pour finir, il n'avait pas attendu que son géniteur lui explique pourquoi un volcan rentrait en éruption dans l'intimité de son pantalon, lorsqu'il rencontrait Yvette Cafu, leur voisine de palier. Plantureuse femme hyper-congestive de trente superbes années qui ne manquait jamais de lui faire savoir qu'elle avait l'extrémité de ses seins aussi dure que la chose qu'elle réveillait dans sa culotte lorsqu'elle le frôlait volontairement en le croisant dans l'escalier, lui susurrant à chaque fois avec un petit sourire gourmand, son visage collé au sien.

— Alors, mon petit Jules, toujours aussi beau !

....Devant l'air rassuré de son père et le soupir qu'il poussa, Jules ne regretta pas d'avoir eu le courage de lui avouer cet émoi.

— C'est bien mon petit, c'est bien ! Lui dit son père, mais n'oublie tout de même pas que Madame Cafu est la femme du commissaire Cafu et si chaude soit-elle, je préférerais qu'elle trouve une lance à incendie autre que la tienne pour éteindre le feu qui la consume.

Tout était dit. Son père étant rassuré, il lui avait promis qu'il dirigerait sa lance vers d'autres sinistres moins compromettants, tout en faisant les cornes dans son dos, se réservant ainsi la possibilité d'employer à bon escient, son extincteur capable d'étouffer la flamme de madame Cafu si elle le lui demandait.

Bizarrement et d'une manière inespérée, c'est de sa beauté que jaillit la lumière. Ce jour-là, il sut qu'Yvette Cafu était dans les parages. Il la sentit avant même de la voir. Il montait l'escalier, elle le descendait. Son parfum aux lourds effluves érotiques la précédant, il n'eut comme première vision, que deux jambes gainées de soie se noyant dans l'ombre d'une jupe rouge qui s'arrêtaient à mi-cuisses, insolemment juchées sur deux talons aiguilles immobiles au niveau de son visage. Une main aux doigts effilés, nantis d'ongles pourpres, semblait venir à son secours en descendant vers lui. Il emboîta sa paume dans celle de cette main ouverte, dont la moiteur recelait mille promesses. Il s'abandonna à cette aspiration ascendante pour se retrouver incrusté dans les chaleurs parfumées de ce corps qui lui murmura d'une voix enrouée par le désir : *« je vais te manger, toi ! »*

La suite fut largement facilitée par la proximité du placard à balais situé sur le palier, jusqu'à ce jour uniquement fréquenté par la concierge. C'est vers ce sombre réduit qu'Yvette Cafu aspira littéralement sa victime consentante croyant imaginer, oh le naïf, ce qui allait lui arriver. C'est ce jour-là que Jules qui n'avait connu dans le cadre universitaire que l'amour quantitatif largement facilité par sa beauté, allait découvrir les douces affres de l'amour qualitatif. Celui qui, malgré la présence de la serpillière baignant dans son jus grisâtre au fond de son seau, et les odeurs de naphthaline mêlées à celles de l'eau de javel, allait le balancer brusquement par-dessus la rambarde qui le protégeait de ce qui restait de ses rêves de gamin. Il prit la mesure de la

différence entre un romantisme d'adolescent acnéique qui lui apparut tout à coup désuet et le romantisme d'adulte dans lequel Yvette s'appliquait à le laisser pénétrer en entrebâillant son chemisier avec délice, l'autorisant à remonter ses mains le long de ses cuisses qu'elle gardait encore serrées... Ne pas tout lui donner la première fois, se disait-elle, désirant ainsi lui faire comprendre, que le moment était venu, mais que ce cher instant était l'aboutissement d'une longue attente et qu'il ne fallait pas qu'il s' imagine que c'était là, l'attitude habituelle d'une femme légère succombant à la beauté d'un jeune coq. Bien entendu, elle ne se faisait pas d'illusions, n'ignorant surtout pas que celui dont la beauté était le sésame, ne pouvait penser que cela. Elle aurait voulu qu'il sache comme il était éreintant de surveiller des allées et venues durant des jours, pour se trouver juste à la hauteur de celui que l'on aime, dans des escaliers exhalant l'odeur de vieille cire, et dont elle connaissait chaque marche par cœur. Oui ! S'il avait pu imaginer sa crainte d'être repoussée, il aurait rajouté dans le parcours de ses mains et de ses lèvres qui couvraient fébrilement sa peau, un sentiment de profonde reconnaissance envers cette femme qui allait lui donner dans l'avenir tout ce qu'elle n'avait jamais pu donner à autrui.

... Et monsieur Cafu, dans tout ça ? Eut le temps de penser Jules dans un flash de lucidité qui éclaira un rapide sentiment de culpabilité envers cet homme auquel, après tout, il ne voulait que du bien. Il ne fut rassuré que quelques jours plus tard, lorsque Yvette, certaine que la constance des sentiments de Jules rejoignait la sienne, révéla à son jeune amant les bases sur lesquelles reposait son mariage avec Martinien, prénom porté avec aisance par le commissaire Cafu. Prénom associé à un lourd passé lointain, puisque Saint Martinien, geôlier de Saint Pierre, drivé comme il le fallait par ce dernier, n'hésita pas à donner sa vie à Jésus qu'il ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam avant cette

rencontre. Martyrisé par la suite pour avoir adhéré au parti de celui qui allait terminer sa première vie sur la croix au sommet du Mont des Oliviers, ses cendres furent transportées à Rome avec celles de Saint Pierre dans la basilique du même nom, où elles reposent encore de nos jours. Quoi qu'il en soit, poids du passé ou non, Martinien semblait bien être programmé pour une vie dans laquelle le destin allait lui imposer le seul sacrifice qu'un homme en pleine possession de ses moyens était en droit de redouter : celui de sa sexualité.

À peine diplômé de l'école de police et tout juste sorti de l'église d'où un jeune curé rempli d'espoir quant à la pérennité du mariage, venait d'expliquer à Martinien qu'il l'unissait à cette prometteuse créature, pour le meilleur et hélas, aussi pour le pire qui ne tarda pas à se matérialiser au cours d'une hasardeuse opération de police. Une balle expulsée à la vitesse que l'on sait, du canon d'un Beretta 7,65, empoigné par un malfrat qui venait de trucher sans vergogne, un bijoutier déjà installé dans le rêve d'une retraite méritée prévue dans les Alpilles, emprunta directement la trajectoire fatale menant à l'entre-jambe de Martinien qui, comme cela arrive fréquemment dans ces cas-là, spectateur de la scène au ralenti, eut le temps de saisir avec horreur ce qui allait advenir de ses attributs. Après une pénible cicatrisation, autant morale que physique, il réintégra la police et gravit les échelons pour devenir commissaire. Au début, cela n'altéra en rien l'amour que les deux époux éprouvaient l'un pour l'autre, mais Martinien, homme profondément honnête, dépérissait à vue d'œil de savoir sa chère Yvette dans un état de frustration qu'elle se gardait bien de manifester, en femme parfaite qu'elle était... car elle était véritablement parfaite. Comme bon nombre de femmes ayant eu une adolescence marquée par une tenace timidité qu'une éducation puritaine n'avait cessé de nourrir, elle se prépara, lors de son entrée dans

la vie d'adulte, à cette attitude réactionnelle de femme bien trop attirante pour la bienséance de l'époque. Martinien, homme doué d'une franche intelligence, ne se laissa pas duper, s'efforçant de glisser un œil, puis deux, derrière ce miroir qui renvoyait l'image fabriquée de celle qu'il était certain de découvrir comme une personne douce et aimante, en forte demande d'affection. Il ne se trompa pas. Il l'aimait, elle l'aimait, ils se marièrent. Quelques mois après son accident, l'état post-castratoire de Martinien allant se dégradant, lui ôta le reste de libido dont il disposait encore pour ressentir cette chaleur envahissante au passage d'Yvette en petite tenue. Il prit la pénible décision que tout mari honnête aurait envisagée dans une situation identique... Lui redonner sa liberté. Bien mal lui en prit. Il eut devant lui une femme effondrée, qui tomba à ses genoux, le suppliant de ne jamais l'abandonner... Elle l'aimait de la même manière... Peu lui importait son handicap. Ses pleurs ne cessèrent qu'à l'instant où, la serrant dans ses bras, il fit le serment de la garder... *Pour le pire*, se dit-il en son for intérieur, n'ignorant pas que les corps, y compris celui d'Yvette, comme les volcans, ont comme saine nécessité au service d'un équilibre psychosomatique intransigeant, d'exulter de temps à autre. Il se garda au début d'aborder avec elle cet aspect de leur relation.

Ce qui devait arriver, arriva. Comme toute plante sentant monter en elle, à chaque début de printemps, la sève régénératrice qui vient embellir la fleur afin qu'elle ne se donne corps et âmes qu'aux armées de vibrantes butineuses dont elle accepte le dard avec délice, la résistance d'Yvette se fragilisait d'années en années sous les coups de boutoir de ses hormones qu'elle avait cru, avec prétention, pouvoir maîtriser. C'était vouloir compter sans la perfidie de la nature qui, rendant toujours à César ce qui lui appartient, n'oublia pas de rappeler à madame Cafu, qu'elle, dame nature, aurait été très déçue

d'apprendre qu'elle s'était creusé inutilement le ciboulot dans l'effort qu'elle avait consenti pour mettre au point une hormone au service du plaisir féminin... Hormone dont Yvette essayait, à ses dépens, de faire fi. Le jour où elle comprit que sa lutte devenait, non seulement inutile, mais dangereuse pour son équilibre, elle s'en ouvrit à Martinien qui, s'étonnant que ce jour ne soit pas arrivé plus tôt, reçut son discours avec un niveau d'attention que seule l'absence de l'hormone mâle en son sein pouvait expliquer. La hauteur de la décision qu'il prit pour la sauvegarde de la femme qu'il aimait, ne pouvait venir que d'un homme dont seul le malheur lui permettait d'atteindre un tel degré d'abnégation. Conscient de l'urgence de la situation, il accepta le principe du partage, mais à une seule condition... Qu'il ait un droit de regard sur le choix de celui qui, comme une médecine bienfaisante, viendrait réguler la circulation hormonale de sa chère Yvette. Ce ne fut pas sans une certaine sudation dorsale, qu'il lui posa la grande question :

— Qui ?

Yvette avait bien sa petite idée, et c'est avec prudence qu'elle répondit :

— J'ai bien une idée... mais...

— Mais quoi ?

— Et bè...

— Je le connais, c'est ça ?

— Oui !

— Jure-moi qu'il ne s'est rien passé avant.

— Sur ma vie ! ... Je te le jure !

Martinien regretta instantanément de lui avoir posé cette question, car la confiance qu'il avait en sa femme n'était pas à mettre en doute. Il lui demanda pardon avant de lui demander de satisfaire sa curiosité :

— Alors qui est-ce ?

— Jules !

Le nom avait été expulsé de sa bouche avec la même conviction que celle d'un bouchon de champagne met à laisser sa marque sur le blanc immaculé d'un plafond fraîchement repeint. Martinien en ressentit le déplacement d'air à travers sa chevelure.

— Tu as fait le bon choix, s'entendit-il dire, devant Yvette qui faillit partir avec le lampadaire pour rétablir un équilibre que ses neurones, anesthésiés durant un millième de seconde par la réponse de Martinien, avaient été incapables de maintenir.

— Oui, tu as fait le bon choix, répéta-t-il, ignorant volontairement la valse du lampadaire auquel il tenait.

Yvette debout, attendait... telle une condamnée dont la sentence n'allait pas tarder à tomber. Mais Martinien était sincère... Il aimait bien Jules.

— C'est un gentil garçon... Il a l'air sérieux.

Martinien se tut un instant, puis, l'œil en coin, légèrement malicieux, il fixa sa femme et lui dit :

— En tout cas, tu n'as pas choisi n'importe qui, lui.

Yvette, toujours immobile, pria le ciel pour que Jules soit l'heureux élu. Elle l'aimerait, c'est certain. Comment ne pas aimer Jules ! L'idée était impensable, mais elle savait aussi que son Martinien resterait dans son cœur jusqu'à la fin de ses jours. Elle était comme ça Yvette, une femme hors du commun qui cristallisait avec courage le fantasme de beaucoup d'autres consœurs, consistant à vivre en sandwich entre l'amant de corps et celui de tête.

La réponse de Martinien la percuta tel un obus pulvérisant ses craintes :

— Je suis d'accord pour Jules !

Yvette se précipita sur ses genoux et colla ses lèvres pulpeuses sur celles de Martinien qui laissa ses mains englober cette sublime poitrine dont il était toujours l'un des propriétaires. Il

connaissait le plaisir qu'Yvette en tirait, s'abandonnant parfois jusqu'à l'orgasme qu'il recevait alors comme l'offrande de celle qui savait que c'était là l'ultime cadeau qu'elle pouvait encore lui offrir.

C'est à partir de ce jour qu'Yvette fit le guet sur le palier surplombant la volée de marches par lesquelles Jules était censé apparaître en sautillant d'un pas alerte, comme il en avait l'habitude.

Ce furent deux êtres profondément transformés qui quittèrent subrepticement le placard à balais. Jules craignit un instant que ses genoux ne suffiraient pas à ramener ce corps littéralement liquéfié deux étages plus haut. Ses parents, en train de déjeuner, refusèrent de concert au morceau de bœuf miroton qu'ils avaient en bouche, de continuer sa course, tant ils furent statufiés au passage de cet ectoplasme dans lequel ils ne reconnurent leur rejeton que parce l'ombre qu'ils accompagnèrent de leur regard semblait être familière des lieux en se dirigeant sans hésiter vers la chambre que leur fils occupait habituellement,

C'est en se félicitant de l'absence de Martinien, qu'Yvette, ne trouvant plus l'équilibre que ses talons hauts étaient censés lui assurer, tituba jusqu'à sa chambre pour s'affaler sur son lit d'où les quelques neurones rescapés de l'épisode du placard à balai, l'autorisèrent à vagabonder dans des rêves qu'elle souhaitait ardemment prémonitoires. Ils lui décrivaient un avenir serti d'une telle sensualité que Tristan et Yseult, Paul et Virginie, Romeo et Juliette, et bien d'autres, auraient été bien incapables d'imaginer.

Lorsque Martinien rentra de son travail, il remarqua instantanément les effets décongestionnant que les hormones enfin régulées comme il se doit, avaient laissés comme traces bienfaisantes sur la peau éclairée de sa femme. Ce soir-là, elle mit dans son accueil un supplément de chaleur sincère dont il ne

s'étonna pas, persuadé que c'était bien à partir de ce jour que sa bien-aimée Yvette avait retrouvé cet équilibre dont il espérait l'avènement pour retrouver le sien.

Tout était donc parfait dans le meilleur des mondes, se dit Martinien, en se frottant mentalement les mains. Assis en face de sa femme qui dégustait sa soupe avec délectation, Martinien se dit que, tant qu'accepter Jules au sein de sa femme, autant l'accepter au sein de sa famille, mais pour cela il devait cesser d'arpenter les bureaux directoriaux d'où ses atouts trop parfaits le faisaient s'éjecter tel un pilote d'essais allergique au manche à balai.

Ainsi, je prends la liberté de rapporter un épisode croustillant concernant les démarches de Jules dans sa recherche pour un emploi. Il pressentait que ces démarches allaient s'apparenter au parcours du combattant des plus laborieux qui soit. Il en eut la confirmation lorsque, après avoir envoyé son curriculum-vitae à un important quotidien de la capitale, dans lequel la case « aspect physique » n'était pas prévue, il fut reçu par le grand patron en personne, fortement impressionné par le bagage hors norme de ce demandeur d'emploi. La visite fut de courte durée : à peine Jules avait-il pénétré dans le vaste bureau directorial, que le grand patron, pétrifié dans son majestueux fauteuil de cuir noir, réussit à se lever et, se dirigeant vers Jules, la main tendue, ébahi tel un athée découvrant l'existence du Christ. Il lui dit d'emblée, en butant sur les mots :

— Venez, monsieur, je vais vous montrer pourquoi je ne peux pas vous embaucher.

Jules allait s'étonner de cette entrée en matière plus que laconique lorsque, sans autres explications, ils empruntèrent un long couloir, au bout duquel, ils s'arrêtèrent devant une large porte.

— Je vais seulement entrouvrir un battant et surtout ne vous montrez pas !

Il entrouvrit lentement le battant et, instantanément, le crépitement infernal d'une cinquantaine de machines à écrire assaillit leurs tympans. Puis, sur un ton de supplique, l'homme lui demanda :

— Regardez, mais surtout ne passez pas la tête, s'il vous plaît !

Jules s'exécuta. Cinquante jeunes femmes penchées sur leur machine à écrire, tapaient les articles qui devaient remplir les pages de l'édition du soir.

— Vous avez compris ? Lui demanda le patron, en refermant lentement la porte.

...Jules se tourna vers lui :

— Compris quoi ?

— Enfin, monsieur... vous avez bien vu !

— Oui, des secrétaires qui tapent à la machine. Je ne vois pas ce qu'il y a d'extraordinaire.

— Mais ce sont des femmes !

— Oui ! J'ai bien vu... je sais encore reconnaître des représentantes de la gent féminine.

— Mais enfin, jeune homme ! Si je vous embauche, avec votre beau... euh... enfin... votre physique, cela signifie que dans le mois qui suit, je vais me retrouver avec la moitié des maris de ces dames sur le dos, sans compter les fiancés, les amants, les amoureux transis et la moitié de ces dames elles-mêmes qui vont se crêper le chignon, rongées par la jalousie. Sans compter les plaintes du service des postes pour la raison syndicalement compréhensible, qu'ils ne peuvent pas mettre à ma disposition plus de trois facteurs chargés de me livrer quotidiennement les sacs de courriers débordant de lettres anonymes et d'autres missives vous sollicitant pour des rendez-vous dans tous les hôtels de Paris et sa banlieue... Quand ça ne sera pas des colis remplis de jouets pour adultes, de petites culottes et de poils de pubis.

— Vous exagérez, balbutia Jules qui venait de prendre conscience de la réalité de son handicap dans le milieu du travail. ... Le directeur, affecté par ce jeune homme qui partait dans la vie avec de si mauvais atouts, l'air contrit, lui dit :

— Je suis sincèrement désolé, mais il va falloir que vous choisissiez une branche dans laquelle la gent féminine est absente.

Jules, victime innocente de la qualité de son physique et du surpoids de son bagage universitaire, renonça à toutes recherches.

C'est d'Yvette que jaillit la solution. Elle communiqua son idée à Martinien.

— Jules est intelligent, il a tous les diplômes requis pour prétendre à un poste d'inspecteur après le stage obligatoire dans la police, surtout si c'est toi qui le propose. Et puis, c'est dans la police que son aspect physique passera le mieux (elle n'osait pas prononcer le mot Beauté devant son mari), là où il pourra se rendre antipathique en jouant le sale flic.

—Tu as raison, bien que je doute que sa beauté puisse s'oublier comme ça !

Il a prononcé le mot, constata-t-elle. Nous sommes véritablement trois maintenant... Une drôle de petite famille, mais une famille tout de même.

Martinien réfléchissait, puis finit par dire :

— Tu sais que c'est un métier dangereux, ma chérie.

— Je ne le sais que trop, lui répondit-elle avec un regard au fond duquel les regrets égalaient la tendresse.

Martinien comprenait qu'Yvette, par son silence qui s'alourdissait, attendait autre chose de lui. Elle finit par dire, chuchotant presque :

— Il doit bien avoir un moyen pour limiter les risques, tu ne crois pas ?

Martinien se gratta le crâne, puis :
—Peut-être... Nous verrons plus tard... Et puis, de toute façon,
nous ne pouvons rien entreprendre avant de lui en avoir parlé...
Et qu'il n'ait accepté.



2

Jules avait quitté l'appartement familial. Il s'était installé au deuxième étage d'un petit immeuble de la rue Moroni. Ce choix ne s'était pas fait par hasard. Pour une raison qu'il ignorait encore, Martinien avait mis un point d'honneur à s'occuper de toutes les démarches, prétextant que, connaissant bien la propriétaire, il pourrait lui obtenir une baisse du prix du loyer et il ajouta :

— Vous verrez, c'est un petit immeuble tranquille de deux étages avec un unique appartement par niveau, dans une rue dont le calme n'est plus à vanter, la rue Moroni... Il ne s'y passe jamais rien. De plus, vous disposerez de tous les commerces dont vous aurez besoin, et, d'autre part, vous pourrez vous rendre à pieds au commissariat... ce qui n'est pas négligeable.

Jules avait accepté la proposition qu'Yvette et Martinien avaient savamment concoctée pour son bien-être... Et pour le leur, il fallait le dire aussi. Il aurait été bien difficile d'aller à l'encontre de leurs désirs après la constance que mit Martinien à l'épauler dans ses démarches pour accéder à l'école de police et surtout pour être certain d'en sortir major, ce qui lui permit de choisir le commissariat dans lequel il allait commencer sa carrière.

Accoudé à la fenêtre de son coquet trois-pièces, la rue qu'il découvrait dans sa totalité, semblait répondre en tout à la

description que lui en avait faite Martinien. Le calme en était apparemment la principale caractéristique et les commerces, chose surprenante, mais plaisante, avaient tous une enseigne à l'ancienne, accrochée à une potence d'où elles pendaient, balancées par la légère brise qui empruntait la voie en enfilade. Le haut de la rue était coiffé d'une église, édifice protecteur dont le clocher pointé tel un doigt vers le ciel aurait été là pour rappeler aux résidents qu'ils n'avaient qu'à bien se tenir.

Il s'était difficilement dépêtré de la propriétaire, madame Gravois, Bernice Gravois, plus exactement. Une petite vieille, toujours alerte, du genre « *arsenic et vieille dentelle* », curieuse comme un pot de chambre, au regard inquisiteur porté par un œil télescopique capable d'aller fouiller aussi bien au fin fond de votre Moi abyssale que sous les poutres de votre grenier, sans oublier de faire un détour par la cave.

— Vous êtes ti célibataire, jeune homme ? Lui demanda-t-elle, d'emblée, d'une voix légèrement chevrotante, avec un accent du terroir berrichon à couper au coteau, la tête inclinée sur le côté.

Après la réponse affirmative de Jules, elle reprit :

— C'est ti dommage... Un beau garçon comme vous !

Il eut des scrupules à lui mentir en lui avouant qu'il pratiquait l'homosexualité avec brio, ce qui aurait certainement coupé court dans l'avenir à la litanie des regrets de la vieille dame concernant le nombre de prétendantes, frustrées de la montée en grandes pompes des marches de la mairie qu'il aurait pu gravir en leur compagnie. *Inutile de créer un conflit de génération*, se dit-il, il valait mieux, pour maintes raisons, mettre la curieuse dans sa poche d'où elle pouvait lui être utile. C'était une précaution élémentaire de mettre la pipelette de son côté, dans une rue où elle devait connaître l'intimité de chacun des résidents... Même si aux dires de Martinien, il ne s'y passait jamais rien.

Bernice habitait au premier étage, c'était donc la voisine du dessous de Jules qui dans l'instant, mettait tous ses espoirs en une isolation phonique optimum de la bâtisse au service de sa vie privée. Il pressentait déjà, étant donné l'attitude de la mère Gravois, la difficulté du défi, essentiellement lors de la présence d'Yvette qui n'avait pas pour habitude d'exprimer ses sentiments en sourdine.

Elle continua à lui tourner autour, telle une abeille sur le retour d'âge s'accrochant pour ne pas tomber, à la première fleur de printemps se trouvant sur sa trajectoire.

— Alors comm'ça, vous seriez ti ami avec l'commissaire Cafu ?

— Eh oui !

— Avec sa femme aussi ? Insista-t-elle, en forçant son regard sur ce locataire qui, décidemment, l'intriguait au plus haut point.

Jules ne répondit pas, laissant la vieille dame découvrir ses intentions.

— Elle est ben belle, hein ?

— Qui ça ? Répondit Jules, semblant volontairement plus intéressé par le robinet de la salle de bain qu'il tripotait, à la recherche d'une éventuelle fuite.

— Ben, la Yvette, pardi ! Lui renvoya-t-elle, agacée de constater qu'il ne sera pas facile de tirer les vers du nez de ce gars-là.

— Et puis arrêtez donc d'triturer mes robinets ! ... Tout fonctionne comm'sur des roulettes ici... Faudra vous y faire, jeune homme !

— Je veux bien vous croire sur paroles, répondit Jules avec une amabilité qui désarçonna la propriétaire.

— Euh ! ... Bon... j'vous laisse... app'lez-moi si vous avez besoin !

Elle trottina vers la sortie non sans lui avoir glissé un regard en biais dans lequel la frustration avait du mal à se dissimuler.

Il l'entendit descendre les escaliers de bois puis claquer sa porte avec nervosité. Sans tarder, le son d'une voix lointaine traversa le plancher. Jules tendit l'oreille...c'étaient des vers déclamés... Il ne se trompait pas... c'était bien une tirade. Il reconnut facilement un passage de l'Aiglon, d'autant plus facilement que l'œuvre d'Edmond Rostand avait été son livre de chevet durant toute son adolescence. Cette fois-ci, ce bruit ne le déranger pas... il lui rappelait des souvenirs et la voix de la comédienne était bien agréable, mais il ne faudrait pas que Bernice prenne l'habitude de monter le son de sa radio aussi fort. Il serait bien embêté s'il fallait un jour lui demander de le baisser.

La nuit était tombée. Jules se pencha à l'unique fenêtre donnant sur la rue. Les réverbères étalaient leur lumière jaunâtre le long des trottoirs déserts, bordant des façades sur lesquelles les seules ombres rappelant un semblant de vie, étaient celles de quelques arbustes dressés çà et là, au hasard du travail désordonné d'un employé municipal démunie de tout sens de l'harmonie la plus élémentaire. Jules, intrigué par un je-ne-sais-quoi, ne pouvait décoller sa poitrine du rebord de la fenêtre... *Il manque quelque chose à cette rue*, se dit-il. Quoi donc ? Il regarda sa montre... 19h30, les gens étaient rentrés chez eux à cette heure-ci, la plupart ayant terminé leur journée de travail. Puis, le clapotis d'une eau qui s'écoulait chatouilla ses tympans dans le silence qui l'entourait et soudain l'évidence le saisit : le serpent liquide scintillant sous les réverbères pouvait glisser librement vers la bouche d'égout qui l'attendait en contrebats de la rue puisqu'aucun véhicule garé le long du trottoir ne venait entraver sa course.

Il faudra que j'en aie le cœur net, se dit Jules, en vérifiant, après 19h30, l'état des rues voisines de la sienne. Son intuition lui disait dès maintenant, que ce ruban d'asphalte bordé d'immeubles qui, ce soir, lui paraissait bien étrange, serait le seul

à offrir aux éventuels piétons un espace libre de tout obstacle. Il ne se trompa pas... Chaque soir que Dieu allait faire, la rue se révélerait désolément déserte.

Il allait fermer les volets lorsque le téléphone qui se trouvait sur la table de nuit de sa chambre sonna. Martinien était au bout du fil.

— Alors, comment trouvez- vous votre nid douillet ?

— Le nid, ça va ! La propriétaire, en revanche, laisse à désirer.

— Vous vous y ferez... ce n'est pas un mauvais bougre ! C'est vrai qu'il ne faut pas trop lui raconter ta vie.

— Je m'en suis aperçu !

— Ah ! Vous avez vu que j'ai fait installer le téléphone sur la table de nuit, comme ça vous n'aurez pas à vous lever lorsque l'on vous appellera pour des urgences.

— Ouais ! Sympa ! Au fait, merci pour le choix de la rue.

— Quoi ! Elle ne vous plaît pas ?

— Sisisisi ! ... Ce n'est pas le bruit qui m'empêchera de dormir, c'est sûr

— Eh bien, méfiez-vous quand même ! C'est souvent dans ce genre de rue qu'il se passe des choses extraordinaires.

Martinien avait mis fin à l'appel sur ces derniers mots prononcés sur un ton qui se voulait être celui de la plaisanterie, mais dans lequel Jules crut déceler une intonation marquée d'une touche de mystère agrémentée d'un certain sérieux. Il retourna à sa fenêtre et avant de fermer les volets, il ne put s'empêcher de jeter un dernier regard sur la rue. Seul le clapotis du ruisseau meublait le sombre silence de l'endroit, quand tout-à-coups, il lui sembla qu'un intrus venait briser cette triste harmonie que la rue, comme un lugubre destin, s'était définitivement attribuée... Des petits « flap, flap » à cadence régulière, renvoyés par l'écho du trottoir, couvraient progressivement le clapotis du caniveau. Jules plissa les yeux

pour affûter son regard et après quelques secondes, dut se rendre à l'évidence : c'était bien une ombre à quatre pattes qui remontait la rue sur le trottoir d'en face, la tête levée vers les façades comme si elle cherchait une adresse. Jules suivait la progression du chien, car c'en était bien un, constata-il. Après quelques hésitations, la bête s'arrêta pile sous sa fenêtre, leva son museau vers lui, et ouvrit sa gueule pour lui envoyer un aboiement dans lequel toutes les misères du monde : la faim, la soif, le froid et l'épuisement, étaient représentées.

...Jules s'empressa de fermer ses volets. S'il y avait bien une chose qu'il détestait avant tout, c'étaient bien les chiens. Ce jugement à l'emporte-pièce témoignant d'un certain manque de sagesse, prouvait sa méconnaissance du vieil adage « *fontaine, je ne boirai pas de ton eau* »

... Car ce chien n'était pas comme les autres. On pouvait dire En quelque sorte qu'il sortait de prison... d'une manière illégale puisqu'il venait tout bonnement de s'évader. Pour se faire la malle, il avait profité de l'instant où tous ses codétenus étaient repus de ce qu'ils avaient lapé goulûment dans leurs gamelles et d'un trou dans le grillage qu'il avait repéré la veille. S'il avait pu choisir son jour d'évasion du chenil, il n'aurait pas choisi celui-ci. Il pleuvait à seaux et le froid lui raidissait le poil L'eau était tellement tombée du ciel durant la nuit que la route en était toute recouverte, ce qui n'était pas pratique pour un être de petite taille comme lui.

Ce n'était pas la première fois qu'il faisait un stage dans ce type d'établissement et à chaque fois qu'il le quittait, c'était toujours pour se faire héberger bien involontairement dans un autre, sans savoir comment il se débrouillait. Il espérait bien, cette fois-ci, avoir retrouvé définitivement cette liberté qui, si les hommes ne s'en étaient pas mêlé, aurait dû rester la caractéristique indéfectible de cette race animale que la nature

lui a imposée sans lui demander son avis... « *Ce n'est tout de même pas ma faute si je suis né chien* », se disait-il, tout en continuant d'asperger son bas de caisse dans les flaques d'eau trop étendues pour qu'il puisse allègrement les sauter.

Si l'on s'en tenait aux bruits qui couraient dans les différents chenils qui avaient eu l'honneur de l'accueillir, il devrait faire partie de la famille des épagneuls bretons... sauf erreur. Il se dirigeait vers ces lumières qui se rapprochaient, plus serrées, comme des bouquets de fleurs éclairées par le soleil dans les champs jaunis par les chaleurs de l'été dont il gardait la nostalgie... l'odeur de ces brindilles desséchées qui titillaient son museau lorsqu'il pouvait s'élancer à tout-va, au milieu des herbes folles qui habillaient de leurs couleurs les près que les hommes n'avaient pas encore recouverts de goudron. C'était bien une ville vers laquelle il accélérerait le pas, espérant y trouver un peu de chaleur... La vraie chaleur, celle qui réchauffait le corps... quant à la chaleur humaine, il y avait bien longtemps qu'il en avait fait son deuil, n'ayant connu jusqu'à ce jour, que le contact hostile avec son postérieur, de la pointe des chaussures de la gent humaine, plutôt que celui de la paume d'une main bienveillante caressant son échine. Nanti de ces souvenirs Jules réfléchissait, puis, il dit :

— C'est quand même fou, ça Il ne savait pas dans quelle ville il était arrivé mais ce qu'il découvrait, c'était que les rues ne manquaient pas... Il n'y en avait pas qu'une, et il en avait marre de ne sillonner que des allées bruyantes, bouffies de lumière criardes et de jambes pressées qui se croisaient au ras de son museau, s'entremêlant en le bousculant. Ces visages fermés qui le dardaient de regards méprisants, ces bouches désabusées dégoisant des insultes allant jusqu'à insinuer comme quoi il s'appellerait « *cabot* » et qu'il serait sale. Et puis, pas question de laper ne serait-ce que quelques gouttes de ce qui ne

ressemblait plus à de l'eau depuis belle lurette, dans ces caniveaux remplis de pneus qui macéraient à n'en plus finir... J'te leur en foutrais, moi, un grand coup d'écologie à ces prétentieux donneurs de leçons, marmonna-t-il. Il bifurqua dans une ruelle qui lui semblait plus calme, cogna dans une poubelle de laquelle un chat qui, ayant espéré se soustraire à l'agitation de la foule, jaillit tous poils mouillés et griffes dehors, offusqué qu'un tel primate envisage, ne serait-ce qu'une seconde, d'empiéter sur son territoire. Il eut le temps de faire une brusque embardée pour éviter le conflit... *J'ai d'autres chats à fouetter*, se dit-il, en fonçant toutes pattes dehors vers l'extrémité de la voie pour déboucher dans une autre. *Tiens ! Celle-là n'est pas comme les autres*, s'étonna-t-il, en se donnant le temps de souffler, le derrière posé sur la fraîcheur du trottoir de cette nouvelle rue de laquelle-il émanait un air d'étrangeté qui le troubla. Ce long périple entamé depuis le matin l'avait épuisé... Il était éreinté, tenaillé par la faim et la soif. Le temps de rassembler quelques forces et il repartit à la découverte de cet endroit sans en avoir véritablement le goût, tant ces façades muettes semblaient vouloir crier des choses longtemps retenues. Il se laissa guider par une lueur qui, comme une étoile, scintillait au bas de la rue... C'était une fenêtre ouverte par laquelle un individu, le torse à moitié en dehors de l'encadrement, semblait vouloir guetter quelque chose. Il s'arrêta juste en dessous. Curieusement, pour la première fois, malgré le mépris des humains qu'il cultivait ardemment, cette présence lui envoya une bouffée de chaleur. Le museau fiévreux pointé vers la silhouette qui l'observait, il se disait que c'était peut-être le moment de tenter un rapprochement et, nécessité faisant loi, de ravalier ses préjugés. Il mit alors dans son aboiement toute l'intonation susceptible de submerger de compassion l'individu le plus abjecte que sa gentillesse de chien puisse lui laisser

imaginer. Apparemment, il n'était pas allé assez loin dans son intention, car l'individu s'empressa de fermer les volets à travers lesquels le peu de lumière qui filtrait encore ne tarda pas à disparaître. Cette attitude le conforta tristement dans l'idée peu flatteuse qu'il se faisait des hommes. Ce soir, il n'irait pas plus loin. Il se lova contre la porte d'entrée de l'immeuble, légèrement réchauffé, d'une part, par la tiédeur du bois, et, d'autre part, par le rai de chaleur que l'intérieur de l'entrée laissait passer par l'interstice du seuil. Il s'endormit en rêvant qu'une bonne âme ouvrait le battant pour l'accueillir dans un foyer douillet... Il n'en fut rien... La naïveté est aussi un sentiment pour chien, lui soufflait dans son rêve un petit diabolotin ricanant.



3

Jules se réveilla de bonne heure. Il avait hâte de découvrir sa rue qui, comme lui, n'avait pas attendu une heure tardive pour entamer son activité. À travers la buée matinale qui maquillait ses vitres, il constata que, déjà, de nombreux véhicules occupaient le long des trottoirs. Il se prépara et descendit les escaliers quatre à quatre.

Il était pourtant persuadé qu'aucune marche ne se trouvait en travers de l'entrée et encore moins une marche qui couine, eut-il le temps de penser durant sa courte trajectoire aérienne, avant de retrouver la fermeté d'un sol qui n'épargna pas l'arête parfaite de son nez et le lissé de son front.

Amélie venait d'ouvrir sa mercerie et contrôlait sa petite monnaie dans son tiroir-caisse lorsqu'elle entendit le bruit mât d'une chute accompagnée d'un juron qu'elle n'oserait pas répéter à sa mère. Elle se précipita dans la rue pour recevoir à ses pieds les hommages involontaires de Jules qui, le visage ensanglanté, se relevait péniblement, en balbutiant des excuses.

— Mon Dieu ! Mais vous êtes blessé, s'écria Amélie.

Jules passa sa main sur son visage et contempla un instant le sang qui coulait entre ses doigts.

— En effet, ça pisse pas mal, constata-t-il, sentant le liquide tiède qui gagnait la base de son cou.

— Venez ! Lui commanda la jeune femme, en l'entraînant vers sa boutique, il faut arrêter ça avant que vous n'en ayez partout.

Amélie s'afféra sur son visage telle une infirmière diplômée. Jules laissait virevolter ces petites mains qui tapotaient ses éraflures à l'aide d'un coton. C'était la première fois qu'une jeune femme le regardait sans écarquiller les yeux. Il est vrai qu'il n'était pas à son avantage avec les morceaux de gaze qui pendouillaient ça et là, au gré des égratignures constellant son visage.

— Mais que s'est-il passé ? Vous auriez pu vous tuer, lui dit-elle, son visage près du sien pour lui enlever un grain de terre collé sur une paupière.

Il allait répondre qu'il ne savait pas, lorsque se souvenant, il porta son regard à travers la vitrine de la mercerie. Sur le haut du perron de son immeuble, un chien assis sur son postérieur, le fixait, les yeux en berne, dans lesquels, et il n'en croyait pas les siens, il pouvait lire tous les regrets du monde, avec, comme signature, un bout de queue qui hésitait à ballotter, lorsque Jules, furieux, s'extirpant de la boutique, se précipita vers lui à travers la rue, ses pansements flottant au vent, faisant se retourner quelques passants

— Ne lui faites pas de mal ! S'écria Amélie, qui le suivait, apeurée.

Ce n'est pas la supplique de la jeune femme qui immobilisa Jules, mais bien l'attitude de crainte dans laquelle l'animal devant lui se lova, tel un pénitent s'apprêtant à endosser toutes les misères de l'humanité. Pour la première fois de sa vie, Jules se trouva submergé par une vague de tendresse que ce sale cabot qui avait failli le tuer, lui envoyait sans vergogne.

Ils s'observaient tous les deux. Le chien, pour la première fois, éprouva un je-ne-sais-quoi devant ce personnage au visage bizarre, décoré de bouts de peau blanche qui flottaient, telles de

petites ailes battant l'air... C'est la première fois qu'il voyait ça chez un être humain. Il sentit son cœur qui s'emballait... *Il va se passer quelque chose*, se dit-il. Le personnage s'avança vers lui lentement. *De quel côté va-t-il attaquer*, se demanda le chien, en protégeant d'emblée son arrière-train qu'il savait fragile et qu'il plaqua contre la porte en reculant légèrement. Arrivé à sa hauteur, l'homme avança une main vers sa tête... *Pas sur le museau !* Eut-il envie de lui aboyer, en refoulant l'ancestral réflexe canin de relevage des babines, pressentant que cette attitude n'était pas de mise en cet instant. La main s'était posée sur son crâne... Il attendait le coup de grâce... Rien ne se passa... Si ce n'est que cette main qui bougeait comme un léger frottement lui procura un bien-être indescriptible. Cette sensation était nouvelle pour lui et il apprendra plus tard que cette pratique dont il deviendra friand, s'appelait « *caresse*. »

Jules n'avait plus jamais caressé de chien depuis le jour où, à la campagne durant les vacances d'été chez ses grands-parents, le doberman de leur voisin, particulièrement acariâtre, avait tout simplement failli le boulotter, tel un vulgaire carré de bœuf. Côté positif de l'événement, l'une de ses cuisses qui portait encore la trace de l'agression, lui avait permis de passer pour un homme auprès de ses camarades (la souffrance sublimant l'individu), dans la cour de récréation, à l'époque où les pantalons longs n'étaient pas encore de mise.

La chaleur de la bête transmise par sa main posée sur le crâne, lui procura un étonnant bien-être. Pourquoi ce chien-là ? Se demanda Jules, puis, il se souvint de l'ombre à quatre pattes qui avait aboyé vers lui, hier soir sous sa fenêtre.

— Tu as donc passé la nuit ici, devant la porte ? Voilà maintenant que je lui parle, s'étonna Jules, qui n'eut pour toute réponse qu'un timide battement de bout de queue et une lueur de reconnaissance quasi-humaine dans le regard.

— Tu dois être affamé, mon pauvre !

Jules se retourna alors vers Amélie qui avait assisté à la scène. Rassurée, elle s'avança vers le chien pour le caresser à son tour.

— Il semble vous avoir adopté, dit-elle.

— Vous aussi, apparemment, lui répondit-il, en lui faisant remarquer que le chien s'était levé pour l'accueillir.

— Il a l'air abandonné, remarqua-telle, en continuant à lui triturer gentiment le crâne de ses doigts effilés.

— Ça m'en a tout l'air !

— Que va-t-on en faire ? Dit-elle en jetant vers Jules un regard qui ferait fondre une motte de beurre sur la banquise. On ne peut pas le laisser comme ça !

Jules ne répondit pas. *Elles sont toutes pareilles*, se dit-il en pensant au regard suppliant que lui lançait Yvette lorsqu'elle voulait obtenir quelque chose de lui.

— Moi, je ne peux pas m'en occuper... avec mon commerce, vous comprenez ? Insista-telle, d'une voix dont la douceur n'avait d'égale que le battement de cils qui veloutait son regard.

Est-ce cette sympathie subite qu'il ressentit pour cette jeune femme qui lui avait si gentiment prodigué les premiers soins, ou par compassion pour ce cabot qui le fixait maintenant comme s'il était le Dieu tout puissant de la race canine, qu'il prit subitement la décision d'ouvrir la porte de l'immeuble en intimant au chien :

— Allez, monte !

Une fois la porte ouverte, le chien ne s'était pas fait prié. Il avait englouti la volée de marches jusqu'au dernier étage comme s'il était coutumier du fait. Décidément, mes histoires d'amour n'ont l'air de vouloir commencer que dans les escaliers, se dit Jules, en arrivant plus essoufflé que la bête qui l'attendait déjà, le museau contre la porte, le postérieur posé sur le paillason.

Assis sur une chaise de la cuisine, Jules regardait le chien boulotter ce qui devait être son repas du soir. *Ce n'est pas grave*, se dit-il, traversé par une nouvelle onde de compassion pour ce quadrupède qui allait certainement mourir de faim sans lui. Ça y était ! Il se prenait pour Noé, maintenant. Yvette devait passer dans la soirée et, comme toujours, elle apporterait de quoi nourrir un régiment en campagne, alors, un invité en plus... Vous pensez ! Il lui présentera la ... euh ! ... le... Mais au fait, comment désigner l'animal qui le regardait maintenant en se léchant les babines. *Sans collier, il est comme un enfant né sous X*, murmura Jules. Puis, Il se leva subitement et frappé par une idée lumineuse, il se dit :

— Et pourquoi pas !

.... Sitôt dit, sitôt fait ! Il se tourna vers le chien et lui lança, en empoignant sa veste qui reposait sur le dossier d'une chaise.

— Allez Hix, viens ! On sort !



4

Jules remontait lentement la rue, Hix piétinant dans son ombre, tantôt le museau au ras du sol comme un démineur sur un champ de bataille, tantôt les yeux fixés vers le haut des immeubles, s'attendant certainement à ramasser un pot de fleurs sut le sommet du crâne. Bien qu'il ait été rassuré par l'accueil de celui qui était bien parti pour devenir son Pygmalion, cette rue continuait de lui communiquer une impression bizarre... *Mais faisons confiance à mon bienfaiteur*, se dit-il, en s'efforçant de synchroniser le jeu de ses quatre pattes sur les deux échasses qui cognaien le sol à ses côtés. En sortant de l'immeuble, Amélie lui avait fait ses civilités en lui grattant le derrière des oreilles en même temps qu'elle lui chuchotait des sons qu'il ne comprenait pas encore parfaitement mais dans lesquels, « *Hix* » revenait souvent, exactement comme dans ceux qu'émettait Jules en se penchant sur lui. Il finit par en déduire que ce qui n'était pour lui qu'une banale onomatopée était en train de devenir définitivement son patronyme. *Bizarre !* Pensa-t-il, et il décida, dans l'instant, de ne plus s'étonner de tout ce qui émanerait de ces deux êtres pour lesquels son affection croissait à chaque instant. Après avoir laissé Amélie vaquer à son commerce, ils continuèrent de remonter la rue. Hix, en évitant les jambes des chalands qui se densifiaient au fil de l'heure, faisait bouillir sa petite cervelle pour trouver le nom par lequel il pourrait désigner celui qui l'avait affublé de « *Hix* ». Et, dans un trait de génie,

suivi d'un « *Euréka !* » qu'il ne fit que penser, il décida de le dénommer « *Zed* ». Content de lui, ravi de pressentir sans pouvoir se l'expliquer, que Zed se mariait assez bien avec Hix et que ma foi, ils risquaient tous les deux de former une bonne équipe.

Jules s'étonna de la rapidité avec laquelle Hix s'adaptait à ses faits et gestes : il trotta à ses côtés tel un garde du corps attentif à tout ce qui les frôlait, se faufilant entre les passants, semblant investi d'une destination que Jules semblait ignorer, quand soudain le chien marqua l'arrêt, comme tout chien de chasse qu'il était, devant une charcuterie sur le devant de laquelle étaient suspendus quelques cailles flanquées de plusieurs pigeons. Voilà la réponse à mon étonnement, se dit Jules... Et si j'en profitais pour faire quelques emplettes, continua-t-il à se dire. C'est de plus une bonne façon de commencer à faire connaissance avec cette petite population que je suis censé protéger dans l'avenir.

Le boucher était aussi maigre qu'un gréviste de la faim à son quarantième jour. Chacun de ses gestes faisait jaillir ses os sous sa peau comme les bois d'une marionnette en représentation. Sa masse de cheveux bruns, implantée bas sur son front, obscurcissait son visage mangé par le noir d'un barbe naissante. Il était haut et sa voix était basse, mais son sourire lorsqu'il s'adressait à ses clients rachetait largement son aspect obscur.

— Ah, inspecteur, je suis ravi de faire votre connaissance, dit-il d'emblée à Jules qui, surpris, ne sut que répondre.

— Euh ! ... Moi de même... monsieur... monsieur ?

— Berrichon ! ... L'Antoine Berrichon, pour tout vous dire, rajouta-t-il, et se tournant vers un petit bout de femme qui s'afférait auprès d'une cliente à l'opposé de l'étale, il dit :

— V'là la jeannette, ma fômme, avec une nette tendance à prononcer les e comme des ô.

Jeannette fit un petit signe amical accompagné d'un sourire timide vers Jules qui se demandait, alors que c'était la première fois qu'il empruntait la rue, comment ces gens connaissaient déjà sa fonction. Après avoir payé les deux cailles dont raffolait Yvette, il allait prendre congé lorsque l'Antoine lui dit :

— Attendez donc un instant !

Il coupa un carré de viande qu'il enveloppa prestement dans le journal de la veille :

— Tenez ! Ça, c'est pour le clébard qu'a ben l'air d'un bon chienchien.

Dans cette rue, le mystère n'a d'égal que l'incognito se dit Jules en quittant l'étale, son chien à ses côtés qui marmonnait entre ses babines : *clébard, clébard ! Moi, c'est Hix ! ... Qu'on se le dise !*

Ainsi, au cours de la matinée, Jules put faire, en quelque sorte, l'inventaire commercial de la rue Moroni. Tous les types de commerces y étaient représentés : du charbonnier traditionnel en passant par le menuisier ; de la mercerie d'Amélie au boucher, sans oublier l'épicerie, la boulangerie et le garage de réparations automobiles, etc. Étant donné le nombre de véhicules de livraison occupant la rue, l'activité de tous ces commerces semblait florissante. L'attention de Jules fut particulièrement retenue par un volumineux camion déchargeant de longues planches de bois devant la menuiserie. Il observa la scène un instant puis décida de s'approcher. Un homme d'allure austère, protégé par un large tablier de cuir marron, guidait les débardeurs jusqu'au fond de l'échoppe où les planches étaient empilées avec soin.

— Bonjour inspecteur, s'entend-t-il dire, par l'homme qui vint vers lui.

N'y tenant plus, Jules, avant même de répondre aux civilités du personnage, demanda :

— Comment savez-vous qui je suis ?

— Allons, inspecteur ! Vous êtes bien placé pour savoir que tout s'apprend vite dans une rue comme la nôtre, répondit l'homme, en lui tendant une large main :

— Octave Castelroux, menuisier à votre service, se présenta-t-il, avec un large sourire.

— Moi, vous savez déjà qui je suis, répondit Jules en pénétrant un peu plus dans l'atelier d'Octave. Après un regard sur l'ensemble des lieux, il ne put s'empêcher de manifester son étonnement.

— Vous faites tout à la main ?

— Beaucoup, oui ! ... Cela vous étonne ?

— Un peu, je vous l'avoue. Je croyais que pour débiter les larges planches que l'on vient de vous livrer, il fallait des tas de machines et...

Octave lui coupa la parole.

— La scie circulaire que vous voyez là, suffit amplement pour mon travail, lui dit le menuisier en posant sa large main sur la machine.

— Et l'établi, lui fit remarquer Jules, en désignant le meuble.

— Oui, bien sûr, l'établi ! C'est tellement l'équipement indispensable qu'on finit par l'oublier tant il fait partie du décor.

Jules s'étonna de vouloir s'intéresser ainsi au menuisier et à ce qui l'entourait. Pourquoi ? Se demanda-t-il. Pourquoi posait-il ce genre de question à Octave qui n'avait pas l'air de se formaliser plus que cela.

— Excusez-moi, finit-il par dire à Octave... Je dois vous paraître bien curieux.

— C'est normal, vous n'êtes pas dans la police pour rien, rétorqua le menuisier en explosant de rire.

Jules s'apprêtait à lui poser une question qui lui brûlait les lèvres, lorsqu'un personnage, courbé en deux, une main posée sur ses reins, se précipita comme il put vers le menuisier.

— Octave ! J'ai besoin de toi ! C'est urgent !

... Sans aucune hésitation, le menuisier s'adressa à Jules sur un ton qui ne supporte aucune contestation.

— Il faut que vous partiez, inspecteur... J'ai un travail qui ne peut pas attendre. Puis, il se reprit en disant :

— Ne soyez pas surpris, inspecteur ! ... Il faut vous dire qu'à mes heures perdues, je suis aussi le rebouteux du quartier.

Jules ne fut qu'à demi surpris par l'aveu d'Octave. Il ne faisait qu'augmenter l'étrangeté des situations qu'il rencontrait depuis ce matin. Il allait tourner les talons vers la sortie lorsqu'il ne vit plus Hix à ses côtés. Il allait l'appeler lorsqu'il aperçut le chien au fond de l'atelier qui baladait son museau au ras du sol, le bout de queue entre les jambes, en délimitant un périmètre bien précis.

Jules, hésitant, lutta contre l'envie de le rejoindre, puis il se décida à appeler Hix qui se ramena vers lui sans en avoir apparemment le goût. Jules pesta soudain contre cette satanée nature qui n'avait daigné donner la parole qu'à celui qui ne la méritait pas forcément : l'homme. Si elle avait été moins restrictive en la donnant, je ne sais pas moi... à certains épagneuls bretons, par exemple, se dit-il avec une mauvaise foi dont-il ne se croyait pas capable, il aurait pu alors prendre connaissance du rapport sur les reniflages que Hix n'aurait pas manqué de lui transmettre.

Ça fait pas longtemps que je connais Zed, se dit Hix, mais j'ai pas l'impression qu'il est comme les autres. Tous ceux qui le rencontrent le regardent bizarrement comme s'ils se retenaient à chaque fois de lui dire quelque chose, et puis Zed, il fait toujours comme s'il voulait se cacher. Cependant, il est

curieux... Ah ça, oui ! Il pose souvent des questions... J'ai remarqué ça ! Un peu comme moi... J'aime bien fouiner un peu partout. C'est comme l'endroit d'où on vient... y avait une drôle d'odeur au fond, là où y avaient les planches qui sentaient fort le bois. C'est pour ça que j'arrive pas à mettre un nom sur cette satanée odeur qui venait du sol et qui se mélangeait à celle de la résine. Ah ! Si la nature nous avait donné la parole, ne serait-ce que quelques minutes par jour, j'aurais pu en parler à Zed... mais non ! Ya pas plus raciste que la nature.

Midi n'était pas loin. Mêlons l'utile à l'agréable en allant acheter pour la première fois notre pain à la boulangerie, se dit Jules. C'était le meilleur moyen de faire connaissance avec les propriétaires. La clochette de la porte d'entrée alerta de leur présence les quelques personnes alignées le long du comptoir derrière lequel la boulangère finissait d'enrouler une baguette encore fumante dans une feuille de papier, qu'elle tendit à une cliente.

— Tenez, madame Tricot, elle est toute chaude... La famille va bien ?

— Oh, n'm'en parlé donc pas, madame Indrin ! L'petit, v'là t'y pas qui m'fait encore une angine... c'est ti pas la troisième cette année !

— Et que dit le docteur, demanda madame Indrin en se déplaçant pour aller chercher une autre baguette.

— Oh, cui-là ! Y dit qu'ça lui passera lorsqu'il aura ses premiers poils au menton.

— Eh té ! Il a pas tort, enchaîna une cliente, l'mien il a plus eu d'otite dès l'premier jour où qu'ça a commencé à l'chatouiller dans sa culotte, le bougre.

Le rire général provoqué par la réplique s'arrêta net. La baguette destinée à la cliente suivante resta en suspend au-dessus

du comptoir tel un immense doigt pointé vers les nouveaux venus. Le petit groupe se retourna lentement vers Jules à la manière de prédateurs affamés découvrant leur future proie. Jules se demandera toujours s'il devait sa survie aux grondements de Hix devant ce qu'il estimait être un danger, où l'intervention de madame Indrin qui, sur un ton jovial, s'adressa à Jules.

— Ah ! Monsieur l'inspecteur, j'ai mis votre miche de côté... bien cuite, comme vous l'aimez.

Elle contourna le comptoir et arrivée à son niveau, après lui avoir donné la miche déjà enveloppée, se pencha vers Hix :

— Et pour le beau toutou, un bon morceau de chocolat... hein qu'il aime ça le chocolat, le bon toutou !

Hix se dit qu'il valait mieux accepter le carré de matière marron dont il découvrait l'existence en cet instant, avant d'envoyer, toujours par la pensée, hélas, un message de contestation vers cette donatrice qui lui paraissait, mon Dieu, assez sympathique malgré le nom bizarre dont elle venait de l'affubler.

Je suis Hix ! Toutou, connais pas ! Hix ! Qu'on se le dise une fois pour toute. Cela dit, c'est pas dégeu ce truc. Ça colle un peu aux gencives, mais je serais assez partant pour une nouvelle dose.

— Vous voyez qu'il aime ça, le toutounet... Il en veut encore, hein ?

Toutounet maintenant. Bon ! Il faudra que je m'y fasse. Après tout elle peut m'appeler comme elle veut, se dit Hix avec philosophie, si à chaque fois je me lèche les babines avec... comment qu'ils disent déjà...Locochat... euh ! ... Cocholat... et puis zut ! ... C'est trop bon et c'est tout !